



MUSIQUE Aznavour, une énergie incroyable

A 91 ans Charles Aznavour sort son 51e album «Encores». La soif de créer l'habite toujours.

PAGE 16

LE MAG

FESTIVAL Pierre Jodlowski au cœur des Amplitudes.

Une musique à voir, à sentir et à vivre

L'ÉVÉNEMENT

Du Musée international d'horlogerie à Bikini Test, les Amplitudes se déploient du 5 au 10 mai dans la cité chaud-fonnière. Fidèle à la tradition, ce festival bisannuel met en résonance l'œuvre d'un compositeur contemporain, en l'occurrence Pierre Jodlowski.

CATHERINE FAVRE

Pierre Jodlowski est un amoureux des sons, des images, des mots. Il se joue des technologies, des multimédias. Le compositeur donne à écouter le cinéma muet («La grève» d'Eisenstein) et à sentir l'asphyxie du monde («Respire», pièce pour 11 musiciens, vidéo et électronique). Des théorèmes incantatoires de Georges Perec, il fait un opéra radiophonique délirant, poignant, en hommage au roman inachevé de l'écrivain, «53 Jours».

Joué en Europe, aux Etats-Unis, au Japon, en Chine, cet artiste toulousain de 43 ans n'a qu'une seule maison, «la musique». Une musique qu'il veut «active», émotionnelle, gestuelle, loin de l'esthétique radicale des années 1960 et 1970.

Il vient de recevoir le Grand Prix des lycéens 2015, sa plus belle récompense. Et pourtant les distinctions prestigieuses ne manquent pas à son palmarès. Entretien.

Vous explorez tous les arts, toutes les disciplines. Votre métier, c'est encore compositeur ?

Je pense qu'un compositeur doit utiliser les outils de son temps. Ce que je fais. Mais dès qu'on travaille le rapport à l'image ou à la scénographie, on se retrouve avec un habit un peu différent de celui du compositeur. Pourtant, je demeure un musicien qui utilise la vidéo ou les espaces scéniques au profit d'une perception élargie du phénomène musical. J'ai toujours un point d'entrée musical. Par exemple, si je demande à un musicien de faire le geste de produire de

la musique sans faire de son, on bascule dans le domaine théâtral, mais comme il s'agit d'un concert, le public va percevoir ce geste comme une action musicale.

Vous utilisez rarement le terme de «musique contemporaine» ?

Pour beaucoup de gens, «musique contemporaine» correspond à Pierre Boulez, aux années 60 et 70. Même si je partage avec les musiciens de cette époque la notion d'expérimentation, je ne me reconnais pas dans leur esthétique. Je préfère défendre le concept de musique active.

Musique active... Expliquez-nous ?

En termes esthétiques, c'est un processus vivant, extrêmement dynamique. J'essaie de ne pas me reposer sur des choses que j'ai déjà faites ou des concepts beaucoup pratiqués. Il y a aussi une dimension presque politique, une revendication à activer des champs perceptifs qui permettront à la musique de rester contemporaine.

N'est-ce pas le cas de toute musique actuelle ?

Justement pas. Aujourd'hui, la musique est partout, dans les supermarchés, les restaurants... Sa fonction est de meubler le silence. Le public n'a plus du tout l'habitude des musiques complexes, exigeantes au niveau perceptif. La musique active prend le contre-pied de cette fonctionnalité de la musique en agissant sur le cerveau et ses zones d'intelligence, d'émotion, de mémoire.

Ça marche ?

A vous de le dire ! C'est aussi ce qui m'amène à me poser beaucoup de questions sur la représentation de la musique, la scénographie, les lumières, les costumes, la façon dont les musiciens entrent sur le plateau pour dire : «Attention, il va se passer quelque chose!» John Cage a été un précurseur, certaines de ses œuvres sont autant à voir qu'à entendre.

Quand on embrasse tant de styles différents, comment conserver un discours homogène, identifiable ?

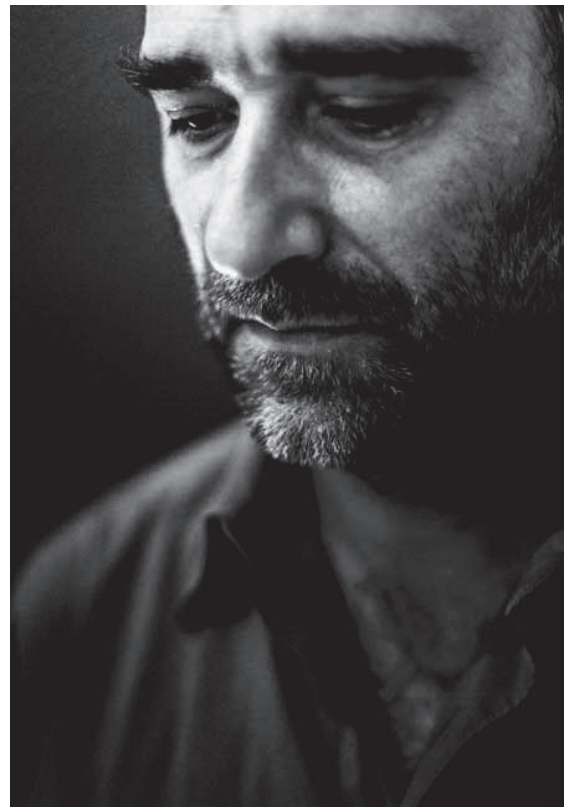
Je lis beaucoup les journaux, je classe les articles, les archive avec une sorte d'obsession de la mémoire. Puis je laisse agir mes intuitions, ma colère, mon inconscient dans le processus d'écriture. Après, comment avoir une esthétique particulière quand on manipule tant d'éléments ? Peut-être par les énergies que je mets dans ma musique et par le geste. J'ai eu la chance de travailler avec de très grands interprètes, j'ai vite compris qu'il ne faut pas leur donner le choix. Une pièce doit stimuler le musicien, le mettre en danger.

Comment êtes-vous devenu cet aventurier du son ? Un équilibriste ?

Quand j'étais petit, mes parents se sont rendu compte qu'avec certains disques de jazz et de classique, j'arrêtais immédiatement mes activités pour m'asseoir à côté des enceintes et me consacrer totalement à l'écoute de la musique. C'est comme cela, à trois ou quatre ans, que j'ai découvert Coltrane, Stravinsky. Puis j'ai eu la chance d'intégrer une école de musique de très bonne qualité (réd: piano, saxophone, composition). A 16 ans, j'ai cru trouver la liberté dans le rock, la guitare basse que je pratique toujours (réd: duo d'improvisation avec le bassiste Alexandre Babel à Bikini le 9 mai). Mais à cette période, un ami passionné de musique contemporaine m'a fait découvrir Xenakis, Pierre Henry, Stockhausen. J'ai compris que la liberté absolue était là.

Vous êtes un artiste libre aujourd'hui ?

Particulièrement oui, mais cette liberté-là se gagne. Ne serait-ce qu'au plan esthétique, j'ai toujours essayé de me concentrer sur ce que j'avais à dire sans me préoccuper du cadre dans lequel je travaille, quitte à me planter ou à faire des choses mal perçues par mes mandataires. Ce n'est pas facile, mais c'est une question fondamentale pour moi. ○



Pierre Jodlowski: «J'essaie de ne pas me reposer sur des choses que j'ai déjà faites.» GILLES VIDAL

«LE PARADIS D'UN COMPOSITEUR»

Créées en 2003, bisannuelles les Amplitudes ont su s'imposer comme un véritable laboratoire musical grâce à sa formule originale. Une formule dont d'autres festivals feraient bien de s'inspirer, relève Pierre Jodlowski: «Ce festival, c'est un peu le paradis d'un compositeur. C'est très rare de pouvoir investir tout le territoire d'une ville et d'une programmation pour concevoir un objet autour de sa propre œuvre. L'équipe du festival a fait un remarquable travail de partenariat pour qu'on puisse jouer dans des lieux aussi diversifiés (musée, cinéma, théâtre, lieux religieux). Peu de villes sont prêtes à mettre à la disposition de la musique contemporaine un tel ensemble d'infrastructures. J'aime cette idée de construire quelque chose ensemble, avec la participation de lycéens, d'élèves du Conservatoire. Ce modèle de pensée manque considérablement aux programmations de musique contemporaine.» ○

LES AMPLITUDES 2015, C'EST...

... **Vivre ses souvenirs sonores** au Musée international d'horlogerie (installation avec la contribution des lycéens du canton, du 5 au 10 mai).
... **«L'affaire Jodlowski-Perec»**, conférence et projection de l'opéra radiophonique (demain à 20h15, Club44).
... **Du cinéma pour l'oreille** à l'ABC du 6 au 9 mai. **Des cinés concerts** dont «La grève», film d'Eisenstein tourné en 1924 en URSS. Improvisation électronique de Pierre Jodlowski pendant la projection (je, 21h30, Usine électrique).
... **Des bourdonnements** de «Dromes» par l'Orchestre de chambre de Lausanne (ve, 20h15, temple Farel). **«Respire»** avec le NEC (di, 17h, temple allemand). Et beaucoup d'autres concerts.
... Les **«Jeunes regards»** des élèves du Conservatoire qui s'approprient la musique du compositeur (sa, 11h, salle Fallier).
○ Du 5 au 10 mai, www.lesamplitudes.ch

SUR LES TRACES DE FRIEDRICH DÜRRENMATT À NEUCHÂTEL (3)

Une bonne nouvelle naïve face à l'étrave de la logique

MICHAEL CLOTTU



Dürrenmatt et: Christiane Givord, ancienne journaliste à «L'Express».

C'est à vous que Friedrich Dürrenmatt accordait son dernier

entretien à «L'Express», deux ans avant son décès. Il vous a déclarée «naïve». Que s'est-il passé ?

Son roman «La mission» venait d'être publié en français, et je ne partageais pas sa vision de la condition humaine. A mes yeux, le pessimisme de Dürrenmatt était un levier vers le succès.

On se fait mieux écouter quand on dit que tout va mal. Moi, je voulais être portuese aussi de bonne nouvelle. C'est avec ça en tête que je suis allée le voir. Il était drôle, bienveillant et à l'écoute. Mais quand il m'a accusée d'être naïve, il m'est apparu paternaliste, un peu «la leçon à la petite dame». Notre désaccord portait sur le côté raisonnable de l'Homme.

A ma vision supposément naïve de l'humanité, il opposait sa lecture du début de la catastrophe: des peuples désespérés, armés de bombes atomiques, dans une nature lasse d'être observée. Je me suis efforcée à faire parler ce Monsieur de la chance. Finalement, j'ai réussi.

Etre journaliste, c'est aussi raconter des histoires...

Je ne voulais pas forcément écrire. Une fois là, je me suis rendue compte que si on s'en tenait à l'info, il ne naîtrait plus d'enfants. D'où la nécessaire bonne nouvelle. L'impact des mots sur l'être humain est puissant, j'ai essayé de respecter absolument cette énergie, je n'y suis pas parvenue. Le Verbe est un endroit dangereux. Certains professionnels du spectacle s'alarment, encore aujourd'hui, quand ils m'aperçoivent dans le public, alors que cela fait vingt ans que je n'ai plus écrit de critiques. Dimanche dernier, l'un d'eux m'a dit pour tant le bien qu'ils pensaient, lui est sa troupe, de cet exercice. Le pessimisme

de Dürrenmatt a sûrement «engendré», lui aussi.

Y a-t-il quelque chose que vous admirez chez Dürrenmatt ?

Sa puissance de travail, son intelligence et sa logique implacable. J'apprécie aussi beaucoup le côté «Oulipo» de son polar en 24 phrases «La mission». J'aime qu'on s'impose des contraintes d'écriture. Son œuvre a aussi donné naissance à des films magnifiques, comme «Dogville» de Lars von Triet, par exemple. ○

○ Chaque semaine, retrouvez un entretien autour de Dürrenmatt et de sa ville d'adoption, dans le cadre de «Friedrich Dürrenmatt à Neuchâtel»: exposition au Centre Dürrenmatt Neuchâtel, du 18 avril au 6 septembre 2015. Infos: www.cdn.ch

année
dürrenmatt
A la (re)découverte d'un Suisse universel



Friedrich Dürrenmatt: «La catastrophe», 1966, huile et gouache sur toile, 56x76 cm (DN)